

Québec français



Écrire l'ici ou l'ailleurs?

Christiane Lahaie

Number 112, Winter 1999

Géographies de l'imaginaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56260ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lahaie, C. (1999). Écrire l'ici ou l'ailleurs? *Québec français*, (112), 78–80.

Écrire l'ici ou l'ailleurs ? *

PAR CHRISTIANE LAHAIE

L'ici ou l'identité québécoise

Dans un essai intitulé *Écrire de la fiction au Québec*¹, Noël Audet prenait parti : il importe de placer la réalité géographique québécoise au centre de toute écriture de fiction issue du Québec. Pour Audet, le fait de situer une intrigue à Montréal, Québec ou Shawinigan constitue une manière de contrat social pour l'écrivain dont le rôle de porte-parole prime tous les autres. Pourquoi nos villes et nos villages n'auraient-ils pas les mêmes résonances symboliques que Paris, Londres ou Bangkok ? En effet, pourquoi pas ?

À travers une telle prise de position, Audet semble affirmer, d'une part, que le fait pour un écrivain d'ici de camper ses personnages dans un espace autre que le Québec trahit une honte de ses origines, une sorte d'aveu de son statut de colonisé. En ce sens, il n'a peut-être pas tout à fait tort. Souvent, l'étudiant québécois grimace à l'idée de lire une histoire qui se passerait à Bécancour, P.Q., comme s'il était d'emblée évident qu'on allait avoir affaire à une œuvre littéraire de seconde zone. « L'herbe est toujours plus verte chez son voisin »,

dit-on, et les intrigues situées en Transylvanie ou dans un sombre quartier de Chicago font davantage rêver. Mais cela suffit-il à justifier la toute-puissance de « l'iciisme » ? L'identité québécoise ne peut-elle pas s'affirmer autrement ?

D'autre part, Audet souligne la fort pertinente question de l'exotisme, de « l'ailleurisme », mais il le fait comme s'il s'agissait là d'une maladie, d'un cancer qui viendrait ronger la pureté et l'intégrité du corpus littéraire québécois. N'est-ce pas là nier l'une des fonctions premières de la littérature qui consiste à entraîner le lecteur là où il ne pourra peut-être jamais aller ? Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de cet énoncé : le livre de fiction n'a rien d'un guide Michelin. Il est à la fois moins et davantage en ce qu'il fournit des indications assez floues sur les lieux dont il traite, mais il les transcende, les magnifie, en leur conférant une charge symbolique accrue, voire totalement originale.

Lorsque Anne Hébert a situé l'intrigue de l'un de ses plus célèbres romans à Kamouraska, elle ne parlait pas tant d'un village du Bas-Saint-Laurent que d'un es-

pace pratiquement désert, enseveli sous une neige blanche et pure, et balayé par les vents du fleuve, un espace apparemment vierge où il devenait d'autant plus criminel de verser du sang. Quand des auteurs choisissent les rues de la métropole québécoise ou de sa capitale pour faire résonner le pas chancelant de leurs personnages blessés, parlent-ils vraiment de la Belle Province ou d'un lieu qui les habite, qui les hante, et qui représente mieux que tout autre l'état d'esprit ou l'atmosphère dont ils ont besoin ?

Chez l'écrivain, l'écrivaine, il me semble que le rapport à l'espace s'avère bien plus que la simple fréquentation régulière ou ponctuelle de lieux précis, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs. L'espace physique n'acquiesce de matérialité que dans la mesure



PHOTO : CHRISTIANE LAHAIE

NATIONAL GÉOGRAPHIC, NOVEMBRE 1997.

où son étrangeté exige qu'on l'apprivoise, cette étrangeté pouvant se trouver dans le métro de Montréal tout comme sur la grève de Sainte-Luce-sur-mer. De même, le caractère familier d'un lieu suggère une parenté lointaine ou proche avec le sujet qui en franchit le seuil, cette familiarité pouvant fort bien survenir en arpentant les dalles d'un trottoir milanais ou en circulant dans les ruelles de Bombay.

Qu'elle soit concrète ou virtuelle, la découverte d'un espace s'avère déjà propice à la quête d'une identité qu'on croyait inaccessible ou, encore, à la reconquête d'une identité qu'on supposait clairement définie. Aller à la rencontre de l'Autre, de l'étranger, mais aussi des Autres qu'on porte en soi, constitue un cliché (j'allais écrire un lieu commun) du récit de voyage. Or ce statut de cliché n'enlève rien à la justesse du concept : le dépaysement a ceci de positif qu'il oblige le voyageur à se situer par rapport à lui-même, à ceux qu'il entrevoit, à tous ceux qu'il décèle en lui-même. Au risque d'être déçu, au risque d'être étonné et ravi. Et cela ressemble à l'aventure littéraire elle-même...

L'ailleurs est partout, même ici

Pour les créateurs, les lieux réels prennent rapidement des allures de lieux fictifs ; ils n'ont désormais de réels que les noms qu'ils empruntent à un boulevard, à un village, à un faubourg, à un pays. Les êtres vivants qui l'occupent s'estompent déjà pour donner naissance à des ombres, à des créatures susceptibles de peupler un roman, une nouvelle, d'inspirer un poème, une pièce de théâtre. Écrire à partir d'un lieu réel implique un processus d'appropriation, de réinterprétation plus ou moins marqué. Cela suppose également une domination, une emprise de cet espace sur soi et son imaginaire, parfois jusqu'à l'obsession.

Par conséquent, et malgré les apparences, *Insulaires*² ne s'attarde pas surtout à l'Angleterre ni à l'Écosse. À travers ce premier recueil de nouvelles, je voulais surtout parler de ce morceau de la vieille Albion qui nous appartient, de cette culture anglaise que les Québécois portent en eux, malgré eux. Comme le soutient Michel Lord², les lieux gothiques de l'Angleterre victorienne hantent notre imaginaire, au même titre que les plages ensoleillées du sud de la France. Il y a, dans la culture québécoise, cet héritage

européen, cette mémoire collective qui fait du Loch Ness un site aussi familier que le boulevard Saint-Laurent, qui rend les Champs-Élysées aussi incandescents que les rues du Vieux-Québec, un soir de verglas. Nos fenêtres sur le monde sont si grandes ouvertes que nous ne pouvons plus nous réclamer d'un seul espace, d'un lieu unique. Nous sommes de partout, et parfois, de nulle part.

Avant de visiter l'Angleterre, je l'avais déjà imaginée, rêvée, conquise en songe, et ce, pendant plusieurs années. Aussi, lorsque j'ai finalement foulé le sol anglais, j'étais chez moi. Était-ce parce qu'en tant que Québécoise je participais déjà de cette culture ? Était-ce parce que j'étais subjuguée par ma propre vision de ce pays et que ce point de vue occultait finalement la réalité ? Peut-être. D'une façon ou d'une autre, l'espace que j'ai investi alors, revêtait une double identité : la sienne propre et celle que je voulais lui conférer, les deux constituant un amalgame indissociable. Être ailleurs, c'est aussi lutter contre la perte de tout référent spatial et culturel ; je sillonnais donc les sentiers de mon Angleterre, ou rien.

Ainsi chaque ville visitée a été consignée dans un cahier, mais par le biais d'une phrase, sorte d'intrigue en germe, qu'avait pu inspirer chez moi l'atmosphère de la ville en question ou les péripéties que j'y avais vécues. Par exemple, le métro circulaire de Glasgow, en Écosse, avait suscité chez moi une crainte mêlée de lassitude. Cela avait donné quelque chose comme « Le métro de Glasgow n'a qu'une seule ligne circulaire ; elle n'a pas de terminus ». Il n'existe pas de lieu comparable au Québec. En revanche, la réalité dont la nouvelle « Underground Glasgow » traite est tout à fait présente ici : celle d'un homme fraîchement licencié qui se demande comment il pourra refaire sa vie. Il s'agit là d'une réalité à tout le moins occidentale, me dira-t-on, et même commune à tous les continents en ces jours de bouleversements économiques mondiaux. Faut-il alors chercher l'universalité du côté des drames humains et non des lieux dans lesquels ils se déroulent ? Probablement.

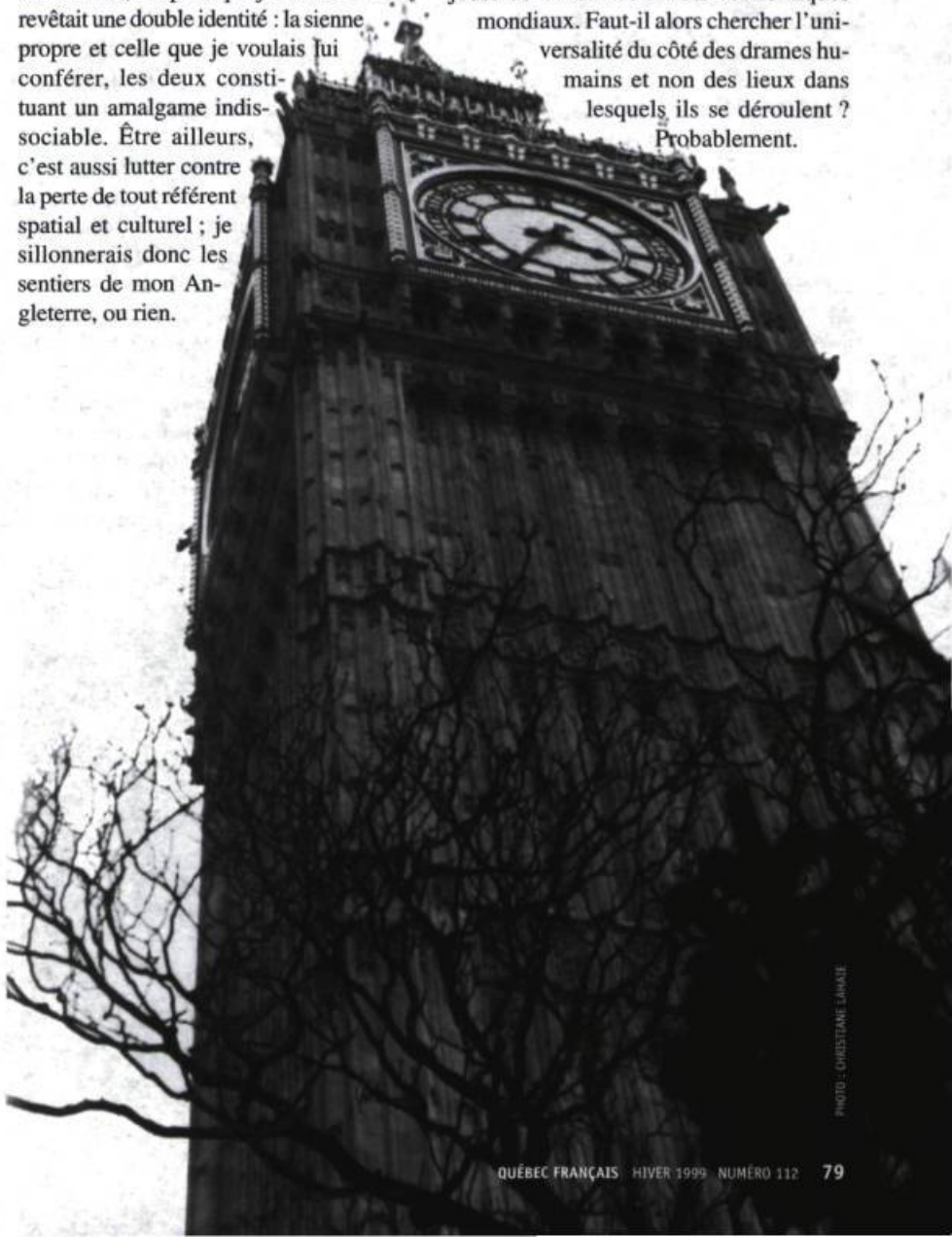


PHOTO : CHRISTIANE LAMASSE

« London Leaves » a beau se situer en des lieux divers, et relativement connus, de la capitale anglaise, il n'en demeure pas moins que j'y relate les tourments légitimes et familiers d'une femme qui désespère de revoir l'homme qu'elle aime à la suite d'un malentendu. Encore là, j'ai retenu Londres en raison de la symbolique que pouvait receler ce lieu, plutôt qu'à cause de sa situation géographique. En effet, un extrait tiré d'un livre pour la jeunesse, dont j'ai oublié le nom et l'auteur, disait en substance : « À cinq heures, tous les Londoniens ajustent leur montre au son du carillon de Big Ben ». Pour moi, Big Ben était devenu un monument de la ponctualité, de celle qui fait souvent défaut aux perdants, aux amants qui ne se retrouvent plus. Et c'était là le seul mérite, le principal intérêt de ce lieu.

Enfin, à l'origine, j'avais inscrit l'intrigue de *La cour intérieure*⁴ dans un cadre référentiel précis : d'abord Londres, puis Morin Heights, au nord de Montréal. Mais je ne connaissais pas vraiment cette dernière. Tout ce que je savais à son sujet, c'est qu'elle abritait en son sein l'un des studios d'enregistrements les mieux cotés du Québec, et que j'avais besoin d'un tel espace pour bâtir mon intrigue. Aussi, très rapidement, le désir de respecter la réalité de ce lieu s'est fait sentir : pour être crédible, et même s'il s'agissait de fiction, je sentais que je devais rester fidèle à Morin Heights, visiter l'endroit et m'en imprégner. Par la suite, cette entreprise m'est apparue vaine et superflue. Je n'étais pas en train de réaliser un

reportage, mais d'écrire une fiction, et pour cela, tout ce dont j'avais besoin, c'était d'un lieu où la nicher. Et pourtant... Donner un nom réel à un site fictif, c'est se piéger, c'est prêter le flanc à la critique. Osons même parler ici de fausse représentation. L'illusion du réel fonctionne tant qu'elle maintient un lien, si ténu soit-il, avec l'objet qu'elle prétend décrire. Alors, j'ai résolu d'inventer un nom qui rappellerait la municipalité québécoise et qui, du même coup, bénéficierait d'un pouvoir évocateur sans équivoque : Deadmen Heights. Ironie du sort, quelques mois plus tard, j'apprenais qu'il existe, quelque part en Alberta, un village baptisé Deadmen's Flat...

Le lieu littéraire : lieu référentiel et symbolique

« L'île est tonifiante, peut-être parce qu'en ce petit morceau de planète une secrète circulation y est plus sensible, la Création s'y impose par des rochers et des racines en même temps qu'elle se libère en nuées d'oiseaux. Lourde, et dégagée de la pesanteur »⁵. C'est de Bonaventure que Roland Bourneuf parle en ces termes. Et pourtant, ces propos pourraient tout aussi bien convenir à l'île d'Orléans, à Montserrat, au Royaume-Uni. C'est parce qu'ici l'île n'est plus un lieu précis, discernable sur une mappemonde ou dans un traité de géographie politique. Il s'agit plutôt d'un lieu symbolique, mythique. Et cet attrait, cette puissance d'évocation, cette part d'intangible et de secret, n'importe quel lieu peut l'acquérir, qu'il soit issu de l'Océanie ou de l'Amérique.

On note souvent une concordance entre les personnages d'une fiction et les lieux qu'ils occupent. Un personnage tourmenté, le Gregor Samsa de la « Métamorphose » de Franz Kafka, par exemple, va évoluer dans un espace clos, de plus en plus anarchique. Les choses se passent ainsi parce que Gregor perd le contrôle de son existence, au fur et à mesure que son entourage se prend en main. D'une manière similaire, un personnage servile, soucieux de bien se faire voir de ses supérieurs, va maintenir de l'ordre sur les lieux de son travail, au risque de basculer du côté de l'absurde, comme dans le cas du « Balayeur » de Gaétan Brulotte⁶, un employé modèle qui n'hésite pas à jeter un accidenté de la route dans une bouche d'égout. À ce sujet, toute la littérature gothique, encombrée de châteaux isolés, de manoirs poussiéreux et étouffants, trahit la psyché trouble de personnages victimes d'une société répressive, où les pulsions et les désirs de tous ordres ne trouvent pas à se réaliser.

Pourquoi donc faudrait-il imposer des limites à l'imaginaire ? Pourquoi nier le voyageur infatigable en nous ? L'espace québécois inspire les créateurs parce qu'il raconte la solitude et la cruauté de la taïga, comme la douceur orangée de la forêt laurentienne. D'autres lieux peuvent, eux aussi, charmer l'écrivain, l'écrivaine d'ici, tout comme le Québec stimule ceux et celles qui, tels Jacques Poulin et Anne Hébert, ont choisi de s'exiler pour mieux l'écrire.

* Ce texte a été présenté lors d'un atelier intitulé *La création : acte local ou universel ?*, dans le cadre du XXXI^e Congrès de l'AQPF, en novembre 1998.

Notes

1. Montréal, Québec/Amérique, 1990.
2. *Insulaires*, Québec, L'instant même, 1996.
3. Dans *En quête du roman gothique québécois (1837-1860)*, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise (Essais, 2), 1985.
4. Roman à paraître aux éditions de L'instant même, au début de 1999.
5. Roland Bourneuf, *Venir en ce lieu*, Québec, L'instant même, 1997.
6. *Le surveillant*, Montréal, Leméac, 1986, p. 33-44.



PHOTO : CHRISTIANE LAHAIE